

Morrow, en répondant, isole le premier paragraphe, évite de mentionner la suite et s'écrie en triomphant : « Trotsky faisait un appel à l'unité avant tout parce qu'il y avait un courant puissant dans la social-démocratie évoluant rapidement vers la gauche. Et cela précisément parce qu'elle cherchait à tirer les enseignements de la défaite en Allemagne. »

Quelle découverte !

Le S. E. n'a pas nié la radicalisation signalée à cette époque dans la social-démocratie, mais il n'a pas omis en même temps de souligner que cette radicalisation était le signe de la crise dans laquelle entrait la social-démocratie, reflétant la crise générale de la démocratie bourgeoise à la suite de la victoire du fascisme en Allemagne et de l'approche de la nouvelle guerre.

Depuis 1923 et surtout depuis 1933, les défaites successives du prolétariat ont déterminé, malgré des sursauts passagers, une ligne générale de recul.

Morrow renie-t-il cette vérité en invoquant même « the old documents » ? Dépouillons ces textes. En 1933, dans ses thèses définissant après la défaite allemande la nécessité de la nouvelle orientation vers la construction de la IV^e Internationale, Trotsky écrivait :

« Comment expliquer le fait que notre groupe, dont l'analyse et les pronostics ont été vérifiés par le processus tout entier des événements, se développe si lentement ? La cause doit en être cherchée dans le processus général de la lutte de classe.

» La victoire du fascisme embrasse des dizaines de millions de gens. Les pronostics politiques ne sont accessibles qu'à des milliers ou à des dizaines de milliers de gens, qui cependant sentent la présence de millions d'individus. Une tendance révolutionnaire ne peut remporter des victoires éclatantes à une période où le prolétariat dans son ensemble subit les plus grandes défaites.

» Mais ce n'est pas une raison pour se laisser aller à l'inaction. C'est précisément pendant les périodes de recul révolutionnaire que les cadres se forment et se trempent, etc. »

En 1938, Trotsky, reprenant cette idée, écrivait dans son article « Un Grand Succès », au sujet de la Conférence de fondation de la IV^e Internationale :

« La classe ouvrière, surtout en Europe, se trouve toujours dans une situation de retraite, ou, au meilleur des cas, d'attente. Les défaites, sont encore trop fraîches, et leur série ne s'est pas encore épuisée. Elles ont pris la forme la plus aiguë en Espagne. C'est dans ces conditions que se développe la Quatrième Internationale. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que sa croissance aille plus lentement que nous ne le voudrions ? »

Nous disons aujourd'hui que la période dans laquelle nous entrons avec la liquidation de la deuxième guerre impérialiste diffère précisément de la période précédente par le fait que la guerre et ses conséquences ont recréé le potentiel révolutionnaire du prolétariat, ont effacé l'impression des défaites antérieures, ont créé des conditions objectives qui favorisent grandement notre développement.

Nous disons aussi que la social-démocratie ne se trouve pas non plus dans les conditions qui ont déterminé entre 1933-1938 sa crise, le développement des tendances gauchistes et l'élargissement de sa démocratie intérieure.

Nous disons enfin que pratiquer généralement à l'étape actuelle comme le préconise Morrow une politique entriste totale dans la social-démocratie sans même avoir la possibilité d'un organe et de développer notre programme, serait un suicide politique.

Quand Trotsky a préconisé la politique entriste, il a basé cela sur une analyse théorique de l'ensemble de la situation et il a justifié le choix de la social-démocratie en partant du fait que « la crise de l'Etat démocratique de la bourgeoisie entraîne nécessairement la crise du parti social-démocrate ». (Voir *Vérité*, 17 août 1934.)

De cette constatation il tirait ensuite deux conclusions : (a) « Que pendant que la démocratie parlementaire de l'Etat bourgeois disparaît, la démocratie interne du parti socialiste devient au contraire une réalité toujours plus grande » et (b) « en même temps, à mesure que l'Etat se bonapartise et que le danger fasciste approche, la majorité du parti (socialiste) doit inévitablement se radicaliser, et sa différenciation interne, qui jusqu'à ce moment était loin d'être complète, doit entrer dans une phase nouvelle ».

Trotsky n'a pas manqué non plus de signaler que si la tendance de transformation du réformisme en centrisme ne pouvait être que générale dans la période de l'approche du fascisme et de la crise de la démocratie bourgeoise, ce qui demeurerait décisif pour les conclusions pratiques et surtout pour les conclusions organisationnelles, c'était « comment cette tendance est reflétée — au stade donné du développement — dans le parti socialiste d'un pays donné ». Et il mentionnait à ce propos la différence qui existait à cette époque entre la situation dans le Parti Socialiste Français (évoluant vers la gauche) et le Parti Socialiste Belge (évoluant vers la droite).

Quelle analyse théorique de la situation actuelle amène aujourd'hui Morrow à préconiser une politique générale d'entrisme dans la social-démocratie ?

Nous n'avons pas pu la découvrir.

Où se situe actuellement Morrow ?

Nous avons tâché de suivre le plan de réponse du camarade Morrow et de lui donner satisfaction au moins aux questions les plus importantes qu'il a posées.

Mais à notre tour maintenant de lui demander : Notre ligne juste ou erronée est claire et nous l'avons toujours clairement exposée et défendue. Mais où se situe actuellement Morrow ? Croit-il maintenant que ses divergences avec la majorité du S. W. P. qu'il considérait encore en mai 1945 comme n'ayant « aucun caractère fondamental » se sont développées depuis en divergences de principes ?

Est-il toujours sur la même position en ce qui concerne la question nationale qu'il a défendue de 1940 à 1943 contre les « Trois Thèses » et contre les Schachtmanites ?

Est-il toujours pour la position trotskyste sur la question de l'U. R. S. S., contre le « collectivisme bureaucratique », « l'impérialisme russe », « Le totalitarisme russe » et autres formules révisionnistes et confusionnistes de Schachtman ?

De quelle façon se délimite-t-il, par exemple, de la minorité française sur la question nationale et sa politique actuelle, et de la majorité anglaise sur la question de l'entrée au Labour Party ?

Parce que lutter contre quelqu'un en faisant bloc avec des tendances politiquement hétérogènes, et avec lesquelles on évite toute discussion qui mettrait au clair les divergences qui existent, cela s'appelle dans notre langage l'opportunisme sans principe.

15 avril 1946.

La position du parti français sur le référendum

par E. GERMAIN

Le renversement de l'ancienne majorité du C. C. de la section française, et le tournant, à la veille du référendum, de la position du boycott vers la position du « oui », ont fait crever l'abcès de la droite opportuniste du P. C. I. devant les yeux de toute l'Internationale. Il est, en effet, important de comprendre la déviation très grave que constitue la position droitiste dans la question du référendum, non pas comme une « erreur » politique isolée et passagère, mais comme l'aboutissement — ou plutôt le

premier aboutissement — de toute une évolution fractionnelle.

C'est cela que les camarades, qui essayent de juger la situation dans le parti français, doivent comprendre tout d'abord. Ils saisiront alors également la nécessité absolue d'une lutte violente contre cette déviation, qui risque de gâcher pour l'Internationale une des meilleures conjonctures que nous avons connues jusqu'ici pour un progrès rapide de nos idées.